

BIBLIOTECA CENTRAL

U A N L

TROISIÈME PARTIE

SOULEVEMENT DES ARMEES

CHAPITRE VIII

GALBA.

(68-69)

Audituri enim estis praelia, et opinionones praeliorum.

Car vous entendrez des combats et des bruits de combats. (MATTH., XXIV, 6.)

Cum audieritis praelia, et seditiones, nolite terri; oportet primum hæc fieri.

Quand vous entendrez des combats et des séditions, ne vous effrayez pas; il faut que ces choses aient lieu d'abord. (Luc, XXI, 9.)

Le même vent qui soufflait en Judée soufflait à Rome. Il y avait là aussi des prophéties, des pressentiments superstitieux, des ambitions démesurées, des craintes profondes, de folles espérances.

Pour le comprendre, il faut se rappeler d'abord par quelles épreuves avaient passé les hommes de cette époque, les hommes de quarante ans par exemple, et

ce qu'avaient ressenti surtout ceux qui possédaient le rang ou la richesse. Enfants, ils avaient vu finir la royauté de Tibère ; puis ils avaient subi, pendant trois ans, le règne d'un maniaque épileptique et sanguinaire, Caligula. Ils avaient été témoins ou complices de la tentative de résurrection républicaine qui, après la mort de ce prince, avait, pendant une journée et demie, troublé les têtes du Sénat. Ils avaient accepté, toléré, adoré tour à tour, en les maudissant, Claude, ses affranchis, ses deux femmes, Messaline et Agrippine. Ils avaient, parmi les autres péripéties de ce règne, vu la prostituée Messaline, femme de l'empereur, épousant publiquement un autre homme ; puis le lendemain mise à mort sans le consentement et presque à l'insu de l'empereur qui l'aimait toujours. Ce gouvernement des femmes, plus désordonné, aussi sanguinaire que celui des hommes, leur avait donné Néron ; et ils avaient eu treize années entières pour contempler et redouter ce phénomène d'un maître du monde, danseur, cocher, pantomime, incendiaire, meurtrier de son frère, de sa femme, de sa mère, meurtrier, s'il l'eût pu, du genre humain tout entier. Ils avaient vu le crime arrivant à des proportions grandioses, comme ces colosses monstrueux de l'Inde, hideux et difformes, si on les regarde de près, mais auxquels leurs proportions gigantesques impliquent un certain prestige et une certaine majesté.

Ce long cauchemar n'avait pas rendu leur jugement

plus sain, tant s'en faut ! mais bien leur imagination plus ardente, leurs peurs et même leurs ambitions plus exaltées. Leurs craintes et leurs chimères prenaient ces proportions supérieures qui, de tout temps, dans le bien et dans le mal, dans son élévation et sa décadence, ont été propres au génie romain. Même le Romain d'aujourd'hui ne conçoit rien qui n'ait une certaine grandeur. L'immensité de cet empire, qui englobait, disait-on, le genre humain tout entier, élevait singulièrement les proportions de la politique et le diapason de toutes les espérances¹. Le jour où cet empire serait mis en question, où ce colosse branlerait, où cette masse immense semblerait vouloir se déplacer, il n'y avait rien de si surhumain que l'on ne dût espérer et que l'on ne dût craindre.

A cette redoutable grandeur des événements, la superstition ajoutait des proportions plus vastes encore. Rome, elle aussi, avait ses faux christes et ses faux prophètes. Elle avait vu Simon le Magicien s'élever dans les airs ; elle lui dressait des autels, elle devait en défier bien d'autres. Le monde était semé de merveilles et de présages comme de crimes et de calamités. Il se dédommageait des souffrances par des chimères. Le courant d'idées ou plutôt de pratiques superstitieuses qui, un instant arrêté, avait repris son cours sous Au-

1. Vetus ac jam pridem insita mortalibus potentia cupidum imperii magnitudine adolevit. Tac., *Hist.*, II, 38.

guste, à l'issue des guerres civiles de la république, venait d'acquérir une nouvelle force sous le régime de terreur des premiers césars ; il devait en acquérir une nouvelle après Néron et sous l'influence des guerres civiles de l'empire.

Cette superstition n'était pas seulement celle du peuple. Les plus élevés en dignité, plus exposés, étaient souvent plus superstitieux. Néron, « plein d'une passion étourdie de gloire et d'immortalité ¹ », se livrait à la magie, immolait des hommes à cet art, adorait une statuette de jeune fille qui lui avait, disait-il, révélé un complot. Les grands de ce siècle-là peuvent être dévots comme Auguste, épicuriens comme César, déistes comme Sénèque, fatalistes comme Tacite, blasphémateurs comme Pline, athées comme Tibère. Mais toujours, par un coin ou par un autre, le surnaturel s'empare d'eux et les domine : César a son talisman ; Tacite croit aux présages, Pline aux enchantements, Tibère aux astrologues.

Car l'astrologie, la moins religieuse des superstitions, était celle qui dominait le plus. Comme le fatalisme était leur dogme, l'astrologie était leur culte. Néron avait étudié cette science de même que toutes les autres sciences occultes. Poppée, son intrigante épouse, moitié juive, moitié superstitieuse, se partageait entre les rabbins et les astrologues ; elle avait

1. Erat illi æternitatis perpetuæque famæ cupido, sed inconsulta. Suétone, *in Nerone*, 55.

fait à ceux-ci un sanctuaire dans sa maison, où elle les gardait précieusement. Othon, premier mari de Poppée, avait hérité de ses astrologues ; et ce sera l'un d'eux, Séleucus, qui le poussera à se faire empereur. Plus tard, Vespasien hérita des astrologues d'Othon, et le même Séleucus sera son conseiller. Les astrologues, à Rome, sont éternels ; le pouvoir les chasse, mais le pouvoir les consulte. Vitellius les expulse de Rome, mais il en garde quelques-uns dans son palais. Bientôt revenus, Vespasien les chassera encore, mais il n'en aura pas moins foi en eux ¹. Les astrologues sont les grands politiques de ce siècle ². Ils commandent les guerres, les trahisons, les complots. Le monde est gouverné par le sceptre et par l'épée moins que par l'astrolabe.

Encore une fois, il en était de Rome comme de Jérusalem. La nuée des faux prophètes s'était abattue sur l'une comme sur l'autre. Dans l'une comme dans l'autre, la superstition s'alliait à la politique, prête à enfanter les ambitions et les tentatives révolutionnaires. Ici, c'était l'espérance trompée du Messie ; là, c'était une recrudescence de toutes les superstitions païennes. De part et d'autre les rêves étaient grandioses ; il s'agissait, non d'un coin de la terre, mais du

1. Voir Tac., *Hist.*, II, 62, 78. — Suét., *in Vitell.*, 14 ; *in Oth.*, 4, 6. — Xiphilin, LXV, 1 ; LXVI, 9. — Plutarq., *in Oth.*, *in Galba*, p. 1063 (ed. Xylander).

2. Genus hominum, potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra et vetabitur semper et retinebitur. Tacite, *Hist.*, I, 22.

monde. Les zéloteurs de Jérusalem attendaient la domination d'Israël sur le monde entier, l'hommage de tous les peuples au temple de Salomon, en un mot toutes les magnificences qu'avaient annoncées les prophètes. A Rome, il n'était si petit génie qui ne rêvât la pourpre. En bien et en mal, rien ne semblait impossible. Othon, disgracié et exilé, rêvait d'être César. Néron César rêvait sa propre chute, et, pour son retour, la domination de l'Orient, et la royauté de Jérusalem¹. Tant Jérusalem tenait une grande place dans ces aspirations de l'avenir ! tant il est vrai que le même souffle de révolution soulevait l'Orient et l'Occident, Jérusalem et Rome !

Cette exaltation de toutes les âmes que le christianisme n'éclairait point, cet affolement de l'astrologie et des superstitions païennes, cette exaltation de l'esprit juif, ces désespoirs du rabbinisme expliquent bien les révolutions multipliées que nous allons raconter. Elles expriment en même temps le caractère superstitieux dont ces révolutions sont particulièrement empreintes. Pendant les dix-huit mois qui vont suivre, pas un événement qui n'ait son avant-coureur ; pas une révolution qui ne soit prédite ou présagée, qui ne soit annoncée par quelque signe, équivoque peut-être au moment où il paraît, mais que l'avenir rendra indubitable. Rome croit tout, interprète tout,

1. Suét., *in Ner.*, 40.

cherche un sens aux accidents les plus frivoles¹. De l'histoire, cette foi passe aux historiens ; tous ces faits sont rappelés avec aplomb et sans ironie par des écrivains graves comme Tacite, Suétone et Plutarque, contemporains et appuyés sur des autorités contemporaines². « Rechercher des fables, dit Tacite, amuser le lecteur par de vaines fictions serait peu digne de la gravité de mon œuvre ; mais je n'ose pas non plus mettre en doute des faits connus et qui ont été transmis par d'autres à la postérité³. » Tels sont les instincts superstitieux qui dominent cette époque, pendant laquelle les magiciens de Néron, la prophétesse de Galba, le tireur d'horoscopes d'Othon, la captive romaine que consulte Vitellius, les vingt et quelques prophètes interrogés et exploités par Vespasien, seront plus que Néron, plus qu'Othon, plus que Galba, plus que Vitellius, et autant que Vespasien, les vrais Césars.

Après ce caractère superstitieux, un autre caractère de cette période de révolutions mérite d'être remarqué. Dans cette guerre, qu'il faut bien appeler une guerre civile, la puissance militaire apparaîtra seule

1. Apud civitatem cuncta interpretantem. Tac., II, 91. Inclinatissimum ad credendum animis loco ominum etiam fortuita, II, 1... Occulta fati lege et ostentis ac responsis destinatum Vespasiano imperium post fortunam credidimus. I, 11.

2. Diversis auctoribus vulgata. Tac., *Hist.*, I, 86.

3. Tacite remarque encore que l'anxiété publique augmentait la superstition. — Plura alia, rudibus sæculis etiam in pace observata, nunc tantum in metu audiuntur. I, 86.

sur la scène. Il semble qu'elle soit seule au monde. Tout se passera de légion à légion. Le premier cri de la lutte sera : *Arrière les bourgeois ! (Facessite, pagani !)* et les bourgeois en effet ne compteront pour rien. Nous verrons le sénat et les riches, toujours occupés à flatter l'empereur d'aujourd'hui, tout en ménageant l'empereur de demain, se cachant aux jours de crise chez quelque client pauvre, ou hors de Rome, dans quelque ferme retirée. Nous verrons le peuple, moins exposé, mais non plus puissant, réduit à une stérile commiseration pour le pouvoir qui tombe. Le peuple, moins compromis, sera davantage pour l'empereur d'hier ; le sénat, plus menacé, penchera davantage pour l'empereur de demain. Mais la pitié des uns sera stérile autant que la peur des autres ; l'épée seule des légions pèsera dans la balance.

Sont-ce donc ici de pures querelles de caserne ? Dans ces luttes qui, pendant près de deux ans, vont agiter le monde, n'y a-t-il rien de plus sérieux et de plus profond que des ambitions, des rivalités, des cupidités soldatesques ?

Non ; mais ici il faut bien comprendre ce qu'était l'armée romaine, afin de pénétrer le sens d'une lutte où elle jouera seule tous les rôles.

Les forces de l'empire se composaient à peu près par moitié de légions romaines et de troupes auxiliaires ; les unes formées de citoyens romains, les autres, comme on disait, de provinciaux, de tributaires, de

sujets de l'empire. Mais les unes et les autres appartenait par des liens étroits à la province de l'empire occupée par elles. Les campements de la légion étaient permanents. Ses garnisons en temps de paix ne changeaient pas. Avec le temps son camp devenait une ville, et ses vétérans formaient une colonie. Elle se recrutait dans la province, de citoyens romains, il est vrai¹, mais de citoyens originaires et habitants de la province ; elle se rattachait à la province par des mariages ; elle se liait aux cités provinciales par des signes officiels d'amitié² ; elle avait les mœurs, la religion, la langue, l'esprit de la province.

A plus forte raison en était-il de même des auxiliaires, sujets de Rome, mais non Romains, étrangers, alliés, barbares même. Ceux-là conservaient officiellement et leurs langues et leurs costumes et leurs em-

1. Et encore, à cette époque du moins, grand nombre de non-citoyens entrèrent dans les légions. — Voir les trois inscriptions d'un contexte semblable dans lesquelles Galba, Vespasien et Domitien accordent un congé honorable (*honesta missio*) et le droit de cité à des vétérans de la légion *adjuvica*, de la flotte de Ravenne et de la cohorte dite des volontaires romains. C'étaient des corps levés en hâte en Italie au moment de la chute de Néron et dans lesquels beaucoup de non-Italiens et de non-Romains avaient pu entrer. Gruter, 573, 574. — Orelli, 737.

2. Députation de la cité des Lingons aux légions de la basse Germanie, leur apportant, selon un ancien usage, *des mains droites (dexteras)*, en signe d'amitié. Tac., I, 54. *Exercitus linguis moribusque dissoni*, dit Tacite, II, 38 ; III, 333. — *Quippe et provinciales sueto militum contubernio gaudebant, plerique necessitudinibus et propinquitatibus mixti ; et militibus vetustate stipendiorum nota et familiaria castra in modum penatium diligebantur*. II, 80. — Superstitions orientales dans les légions de Syrie, etc. — Voir Tac., III, 12, 25, 50 ; IV, 17, 74.

blèmes et leur caractère national. Rome redoutait si peu la nationalité des peuples vaincus, elle avait une telle confiance dans l'ascendant de son nom et de son drapeau, qu'elle gardait chaque province en grande partie avec des soldats natifs de cette province. L'empire romain, il ne faut pas l'oublier, n'était autre chose qu'une fédération de peuples sous un maître absolu.

Il résulte de là qu'en une certaine mesure chacune des armées de Rome représentait un peuple. Les préto-riens, qui occupaient Rome et qui étaient les privilégiés de l'armée, c'était l'Italie; les légions, c'étaient les provinces; l'armée du Rhin, c'était la Gaule; l'armée de l'Euphrate, c'était la Syrie ¹. Ces querelles de caserne étaient donc au fond des querelles de nations, et en ceci encore devait se vérifier la prophétie de l'Évangile: « On verra s'élever nation contre nation, et royaume contre royaume ². »

Ne nous imaginons pourtant pas que, pour aucune de ces nations armées, il s'agit de briser le lien de l'empire et de reprendre son indépendance. Non, le lien était trop puissant, et, nous pouvons le dire, trop respecté. Il y eut sans doute des velléités d'émancipation; nous dirons ce qu'elles furent. Mais il n'y eut rien comme ce mouvement général de dislocation

1. A ceci se rapporte ce que dit Galgacus dans Tacite: « Les soldats de Rome sont des Gaulois, des Germains, plus souvent encore des Bretons, qui prêtent leur sang à une domination étrangère. » *Agricola*, 32.

2. Matth., XXIV, 7.

qui devait se produire au troisième siècle, puis au cinquième, alors que, le lien de l'empire se relâchant, il devenait nécessaire aux peuples d'y suppléer; que, Rome désertant les nations, les nations devaient désertier Rome. Au siècle que nous racontons, il n'y eut rien de pareil; ce que les nations se disputèrent, en tant que les nations parurent en armes sur la scène, ce fut une certaine liberté intérieure, une certaine égalité vis-à-vis de la cité maîtresse, la joie de la diminuer, l'orgueil de lui donner et de se donner des maîtres, le plaisir d'avoir des empereurs de leur choix, je ne dis pas encore des empereurs de leur sang. Le prestige du nom romain était assez grand alors pour que les pensées d'ambition locale n'allassent pas plus loin.

Tel était donc le double sentiment national et superstitieux qui allait agiter les peuples et les armées, et ce double instinct s'éveillait dans tout l'empire, absolument comme nous l'avons vu s'éveiller en Juda ¹.

Il éclate du reste dès le début de la crise. C'est un Gaulois qui donne le signal. C. Julius Vindex, propréteur de la Gaule celtique et descendant des rois d'Aquitaine, propose, dans une assemblée des cités gauloises, la révolte, non contre Rome, mais contre Néron; il la propose avec la franchise d'un Gaulois, avec le patriotisme d'un Romain. Il ne veut pas briser le joug

1. In hoc concusso orbis motu, dit Tacite (*Hist.*, I, 16), parlant comme les évangélistes.

de l'empire ; mais il s'indigne, au nom et pour la dignité de l'empire, contre cet empereur parricide et comédien. Tout le centre et le midi de la Gaule, ces provinces pleines de l'esprit romain, Édues (Autun), Arvernes, Séquanes (Franche-Comté), Viennois, se soulèvent. Le mouvement est provincial et militaire à la fois ; les milices gauloises (l'intérieur de la Gaule ne possédait pas de légions) marchent sans peine avec leurs frères, les gouverneurs romains avec leur collègue, et Vindex a bientôt cent mille hommes sous ses ordres (mars 68).

La commotion ne tarde pas à passer les Pyrénées. La légion qui gardait l'Espagne Tarraconaise, et avec cette légion le peuple espagnol, donne à son proconsul, Servius Sulpitius Galba, vieillard de soixantedix ans, le titre de lieutenant du sénat et du peuple, un peu plus tard celui de César (avril 68). Un sénat espagnol se forme autour de lui. Comment Galba hésiterait-il ? les dieux s'en mêlent. Une vierge prophétesse lui annonce qu'un homme venu d'Espagne doit posséder « l'empire et la domination des choses humaines ». Et les vers qu'elle lui chante à ce sujet se retrouvent miraculeusement dans le temple de Jupiter, écrits deux siècles auparavant de la main d'une autre prophétesse¹. Touché de ces signes, Galba écoute la proposition de Vindex ; il consent à devenir, comme

1. Suet., *in Galba*, 4, 8, 9, 10, 19. — Xiphilin, LXIV, 1.

disait celui-ci, « le chef et le libérateur du genre humain. » Cette emphase du langage ne laissait pas que d'être proportionnée à la grandeur de l'empire, à celle de l'entreprise, au caractère prophétique de toute chose en ce moment.

Bientôt le branle donné se fait sentir plus loin encore. Tout l'Occident est ému. En Lusitanie, le pro-préteur Othon se joint à Galba ; en Afrique, le proconsul Clodius Macer proclame ou la liberté de sa province ou sa propre souveraineté ; l'image de l'Afrique et le mot de liberté figurent sur ses monnaies ; il lève une légion Macrienne. On se soulève donc ici pour Galba, là pour soi-même.

On se soulève ailleurs, même pour Néron. S'il y a, en effet, une Gaule Celtique et Aquitaine pleine de l'esprit romain, il y a aussi une Gaule Belgique ou Germanique, moins romaine et moins policée ; si Autun soutient Vindex, c'est une raison pour que Langres le combatte ; si Vienne s'est indignée contre Néron, Lyon, que Néron a secouru de ses largesses, lui garde une affection reconnaissante. La Gaule du Nord se soulève contre le soulèvement de la Gaule du Midi. Elle pousse contre Vindex le général romain Virginius Rufus ; elle le fait marcher, peut-être malgré lui, et elle livre bataille malgré lui ; Vindex, vaincu à Besançon, se donne la mort. Mais aussitôt (tellement l'empire semblait à la merci de toutes les ambitions !) les soldats qui viennent d'écraser un compétiteur en